

Quatre textes

Par **Rozenn Le Roux**

Les mythes à la taverne

C'est parce qu'ils mélangent les paysages, les mythes, qu'ils descendent le récit dans le présent, autant qu'ils explorent le futur et racontent le passé, c'est par un slalom infini, eux qui ne suivent jamais la ligne, impertinents et insoupçonnés, qui tournent en tous sens et nous emportent avec eux, conférant longueur à nos respirations, enfin, et rendant moins diffractés nos sommeils.

C'est en pliant et dépliant sans jamais s'épuiser qu'à la taverne du Finistère on a trouvé les douze Ases et des Asynes attablés à leur banquet, Thor, Niord, Freyr, Tyr, Heimdall, Bragi, Vidar, Vali, Ull, Hœnir, Freyia, Gefion, Idunn, Gerd, Sigyn, Fulla et Nanna, et que nos marins d'ici, nos égarés, trouvèrent magnifique le spectacle qui s'offrit à leurs yeux.

Ce sont elles et eux, ces mêmes norrois qui les ont aidés à mettre des mots sur les origines de la poésie, qui viendrait du sang de Kvasir, de la boisson ou l'ivresse des nains, de l'une ou l'autre sorte de liquide d'Odrœrir ou de Bodn, du viatique des nains – car cet hydromel les délivra du récif –, du liquide des Hnittiory ou de l'hydromel de Suttung, *En voilà une drôle de façon de s'expliquer !* rapportèrent les Finistériens. *Mais alors, qu'il en soit ainsi ! Encore une fois, le sort nous a enroulés dans une affaire qu'on s'ra pas à même de s'expliquer de notre vivant mais peut-être nos enfants s'ront là-dessus plus intelligents.*

Ils racontaient, les Finistériens, que d'autres êtres de maintes sortes firent leur passage, tout déformés au bout-de-la-terre. Un certain Odin accompagné de Frigg, un verrat, pourquoi pas tant qu'on y est, nommé Gullinbursti ou Slidrugtanni, ils ne se souvenaient plus, une jeune fille qui gardait un chat appelé Modgud, un cheval appelé Gulltopp et un nombre d'hommes-du-givre dont ils n'avaient pas non plus le nom.

Dans leurs mythes alors, au pays Breton se sont retrouvés tout emmêlés des vouivres, avec sept kilos d'or dans l'estomac mais qu'il fallait fuir, c'était recommandé. Des fées sans intestins qui n'avaient rien des belles dames au clair de lune qu'on imagine, mais qui barbotaient dans les cimes, et avaient le pouvoir d'interdire... aux roses de faner. On trouvait des animaux témoins de l'Éden, des excursions dangereuses du temps où les glaciers étaient des purgatoires, ou des coffres à trésor pour la nuit de Noël, des cascades qui, ennuyées d'être gelées, s'étaient faites joyeuses et bondissantes.

Les marins, revenus dans la Bretagne, racontaient le Blavet, qui aurait pu s'appeler Svol, Gunnthra, Fiorm, Fimbulthul, Sildr, ou Hrid, Sylg ou Ylg, Vid, Leiptr, ou aussi Gioll ou bien d'autres encore, aussi vivants que des lacs qui ne seraient jamais ceux du non-être, autant de rivières gardant leur couleur d'émeraude, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, et veillant les vivants et les morts de leur pays.

Dans la bouche des marins, revenus du pays d'au-dessus du Finistère, les chants de Snorri et ceux de la Bretagne réunis, n'étaient autres que les acouphènes de la poésie, et...

Le tout premier mouvement du monde

Et puis pourquoi est-ce que je suis incapable de me souvenir de moi? On nous avait pas dit à nous autres que l'apocalypse nous ferait cet effet-là dans la reconnaissance de nous-mêmes! On nous avait pas dit non plus que la Bretagne en chutant ressemblerait plus à une princesse de conte qu'à un monstre de sang! Une barbe bleue toute déguisée de v'lours vert! avec des patins de cristal aux pieds! Des yeux larges de comtesse à abandonner l'navire de la terre sans se préoccuper de nous entraîner dans le sous-sol! Avec sa couronne sauvage! L'avant-poste de l'humanité! L'tout premier mouvement du monde! Si on avait su! Que c'est son monde à elle la Bretagne qui coulerait dans le notre et pas l'inverse! Calomniable! Calomniable! Faute d'imagination! Grave! Perdu le cosmographe! Le géographe! Géomorphologue! Perdu l'angélologue! Qui disait que les enfants d'Inzincac s'envoleraient au Paradis des hommes-animaux! Alors qu'ils nous croulent de rire dessus! Les yeux décloés et le regard enchanteur! Quatorze pointes de foudre d'or! Brame! Drame liturgique!

Si on avait su que la Bretagne avait tant d'étages! De couches dures et moelleuses alternées! Arènes cosmiques! À se désagrèger! Sans rapport entre elles, ces couches! des étages de pierres précieuses! s'enchaînant avec d'autres de vase, de corps d'anges! d'enfants-Zincac habillés en rois! de perles qui r'ssemblent à du sucre et que toutes ces matières paraissent tout à fait en harmonie entre elles-mêmes maintenant qu'elles s'écroulent en cascade les pauvres! Les chairs et précieuses! Enfin libérées!

Vous avez déjà entendu, vous autres, des pierres rire? Hein? Vous avez déjà entendu le chant d'une perle heureuse? Nous qui n'avons été habitués qu'à des perles tristes! Allons l'quérir! Notre perle joyeuse! Enfin! Accompli! Avant de mourir! Une petite boule toute faite de milliers d'organes! Des mouvements de feu! Allons! Artistes! Sortons! Fini la vallée des larmes! S'en fichier des tares héréditaires comme de colin-tampon! Plus rien qu'on risque! Plus rien qu'on remédie! Sang rouge, sang rose, sang vert! Émeraude de sang! Fini! Tous les petits éléments stables de la vie! L'indispensable! La corne de corail depuis vingt lustres dans la poche de mon gilet! Là! Que le père du père du père avait rapporté d'un aut' pays! Rev'nant d'une de ses fugues mystérieuses! Plus nous d'mander rien maintenant! L'héritage! Les roches à leurs corps-parents! L'Aristote et le Platon au doigt! Plus rien! Seules resteront l'énergie bleue de la mer! L'énergie verte de la vallée! Et ils sauront! Les gens après nous! En faire quelque chose pour qu'leurs ptiots se brûlent pas le visage comme nous autres! L'énergie! Nouvelle! Éclaire!

Mieux encore que la foudre dans l'œil du Zincac! Des vagues pour faire la lumière! Des ouragans sur les vallées! Nourrir les maisons! D'un souffle! Limite du globe! Colonne d'Hercule contre vent du renouveau! Farce de l'antiquité! Effondre, diable d'envol! Par les trois cuillères de Snorri le baroqueux! Plein de replis pour abriter l'hiver et les autres saisons! Snorri! Besoin de toi, les gens après nous! Leur dire les cerfs pour le feu, les lapins pour tout sauf pour le festin! Du catalogue des êtres à ne pas déranger! Une liste de composition des irruptions! Sauve! Qui veut! Quoi faire du sous-sol? Quoi sanctuer plutôt! Vexée, la croûte terrestre! Tectoniques boudeuses, montagne vedette! Du ciel, l'apocalypse! Si on avait su! Si tu nous avais dit, Siduri, que le sous-sol, du retournement du pays, deviendrait le Paradis! Que nos imaginaires, Diable de Verne! nous avaient trompé! Sous-sol! Demi-onde flottante! Cherchait le big-bang mais perdu en ch'min! Et nous! Redessiner les cartes! Recréer les méandres! Dansez, Appalaches du plein-vidé!

Les visionnaires

De là-haut on pouvait voir toute la terre et son impossible description.

Lorsqu'Éole enfin calmé ramenait à terre les corps marins et leurs bateaux sans plus ni rame, ni voile, ni gouvernail, qu'il séchait les linges et les pleurs d'un souffle tiède et apaisé, leurs chairs, tant lessivées dans le fond du cœur, devenaient de marbre, un marbre parsemé de quelques taches de sang, et leurs pupilles, des billes noires volatiles, les dernières traces de leur être dans l'humanité, ou dans le règne animal, quelque part dans leur vallée.

Il y a des mondes qui maîtrisent l'art du vide comme aucun autre et qui, malgré tout, dans leur vide, parviennent à conserver ce quelque chose qui change, infime, comme une nature morte continuant de mourir.

Les marins, là-haut, inséparables de ce même changement, passaient d'un faible sourire aux larmes, à une moue attendrie, à la vue des leurs. Ils devenaient les uns les autres l'immuable changement, séparé de celui du temps. Tout ce qu'on avait pu leur reprocher, en bas, *De n'pas gueuler comme les autres nouveaux-nés, sous prétexte d'être arrivé comme un cheveu sur la soupe dans la forêt*, et d'une mère dont personne n'avait su, ni ne savait encore la nature vraie, ce dont on se moquait, le tordu si impressionnant qui devait être si douloureux qu'aucun être au monde ne devrait supporter mais qui les rendait capables, eux, bien plus capables, cette douleur, somatisée dans les visages, dans les plaintes et dans le palais.

Le non-sens absolu de la vie imposée n'était pas resté, pauvre d'eux, enfermé dans le silence de leurs organes. Il était devenu cassure, maigreur, fêlure.

De cette colère, qui n'était pas la leur et qu'on avait imposée, ils avaient fait une résistance infinie, prodigieuse et féconde, à la vase et aux ouragans qui n'existaient que pour dévaster.

Là-haut, au-dessus du Finistère, ils rencontraient les comètes vieilles, les comètes tombales et matinales de l'humanité qui flottaient, innocentes, toutes pleines de ce qu'elles ont vu plus loin que la lune, de ce qu'elles ont vu avant même le système solaire et la naissance, là, des premiers sur terre, qui y ont vagabondé quelque dizaines de milliers d'années, avant de s'établir, de fonder leurs cités, leurs lois, leurs sociétés et d'enfanter à tout-va avant de se questionner, un jour, sur le vide, dans la mère, le ventre si petit et si grand pour y construire une vie, la faire grandir bien puis lui apprendre à apprivoiser les animaux aveugles et les bêtes sourdes sur la terre.

Oui, à présent que les marins y étaient, dans leur ciel, qu'ils y vagabondaient, les comètes pouvaient s'approcher à nouveau de la terre, se faire messagères du temps ancien, rapporter des nouvelles des débuts du système solaire, il y a de cela quatre milliards et demi d'années, puis des débuts de la terre, moins ancienne toutefois, des peuples et de leurs certitudes, qui auront duré plus de mille huit cent ans parfois.

Elles pouvaient se reposer, les comètes, sur la terre et y laisser les marins, nés-du-chaos de l'intérieur d'une mère, dans le ventre du ciel.

Il n'était plus la peine, pour cette mère, de faire les gros yeux à ses innocents d'enfants.

À présent, et comme les animaux, ils étaient résolus à « laisser être ». À laisser être les choses sans les toucher, sans les questionner, mais en n'observant que le sommeil, les vertiges et la foudre de loin.

Après tout, la lune aussi et les comètes avaient leurs anomalies physiques.

Déjà, la nuit arrivait à la moitié de leurs os.

Ils semblaient prêts à retourner là où ni la foudre ni les tempêtes n'agitent l'air, là où ils saisiraient l'après-eux de l'humanité pour se faire porteurs, dans quelques dizaines de milliers d'années, des étonnements, de l'ignorance et des mythes du monde qu'ils ont quitté.

Tout ce qui les avait remplis, des années durant, en bas, les tempêtes, la vase et les ouragans, les nourritures de la mère, la cuisine et le lait, tout ce qui les constituait, ils s'en séparaient progressivement pour un reste de substance humaine, progressivement mélangée à la substance de l'aube.

Désormais, leurs corps, dans la tombe du dessous de la vallée, arrêtaient de tousser. Leurs mentons étaient guéris des sanglots, de la fatigue d'être eux-mêmes et leurs jérémiades avaient fini par s'éteindre, laissant place au silence, non pas muet mais dans lequel résonnait encore, comme la mémoire lointaine de ce qu'ils craignaient d'oublier et qui leur restait, comme une vague gêne au milieu du ventre, une gêne qui n'était rien d'autre que la grande tristesse des enfants de leur siècle, de tous ceux qui, en bas, ignorent encore les histoires de la Mère obscure, celle qui n'épuisera jamais d'accoucher.

Les marins, une part au ciel et l'autre, en dessous de la vallée, savaient que rien au monde ne remplissait plus les bêtes, les hommes, les dieux que les tempêtes, la vase et les ouragans.

Un été aux marécages¹

Au village les hivers étaient rudes, et les étés pénibles.

On disait que la frontière qui sépare la communauté de la débâcle parfois pouvait être bien fine.

Les hommes, les enfants et les femmes de H. ressemblaient aux brebis pleines dans les marécages. Ils ressemblaient aux agneaux trop tôt sevrés ou à ces pauvres, changées de pâture pour le manger.

À H., comme dans d'autres contrées, il n'y eut jamais plus de sept générations des hommes qui meurent. Là-bas, les gens vivaient de gais festins entre eux. Les marins revenaient les carènes remplies, bien attendus par les épouses au ventre plein. De même les paysans de leurs récoltes tiraient et offraient soins et gâteaux sucrés et à la forge les gars, même les entrailles rôties, prenaient leur part de la tablée.

À H., et dans d'autres contrées, les habitants s'esquintaient pour donner sens au boueux qui leur arrivait. Déjà en haut sur la Montagne la laine des bêtes ne mentait plus.

On lisait sur le dos des animaux les difficultés de la saison, les maladies des bergers et la plaine liquide, bouillonnante.

Un jour, les moutons changèrent eux-mêmes de toison et les chiens, sans explication aucune, commencèrent à s'enfuir à l'approche des brebis.

Seuls à se détourner du sommeil, des troupeaux de chevaux hennissant et de bœufs mugissant avaient dans le cœur une faim ardente. Ils ne cessaient de pleurer et d'ébranler la terre de leur marche torse.

Cerfs, tempêtes et ouragans les rejoignirent, ceux ayant même choisi pour épouse la très farouche aux bras blancs.

Semblable aux déesses et tombée chez les hommes qui meurent, la Petite-Belle de ces hommes n'avait pourtant rien de très différent.

1. Extrait du roman *De Vase et d'Ouragans*

On ne lui reprochait ni ses drôleries, ni son farouche ou ses fantaisies.

Elle restait cachée et emportait dans ses paumes tout ce qu'elle trouvait. Dans sa bouche, elle mettait les figues trop nombreuses sur le figuier et les châtaignes molles pesant trop lourd, aux hautes branches des châtaigniers.

On disait que ses escapades en haut de la Vallée lui donnèrent sept enfants vivants.

Les vieux croyants, pour la première fois, ont avoué ignorer.

Ils ne savaient qui était sept fois père, combien de mort-nés la dame avait engendré, ni pourquoi les seuls vivants se montraient blancs le matin, pourpres à midi et bleus au coucher du soleil.

Ils ne savaient non plus comment ses enfants avaient pu se retrouver affligés de pareilles curiosités.

On disait du plus grand, dont les yeux fonctionnaient si parfaitement qu'il ne pouvait voir que d'un seul œil, et du dernier que son palais était si brisé qu'on l'entendait d'en bas siffler les soirs de grand vent.

On les disait pénétrés de la folie des animaux, eux qui marchaient pourtant d'un pied délicat, ils se faisaient bien moins rapides, moins doués pour le manger.

À cause du manger qu'ils n'arrivaient pas à avaler, les forces leur manquaient pour bramer avec les troupeaux.

Ils ressemblaient aux pêcheurs, sur le point de mourir après avoir versé et bu la houle marine.

Ils léchaient à défaut de pouvoir mâcher, et poursuivaient sans crainte les familles de sangliers.

Les bêtes consternées ne pouvaient que fuir ces acharnés qui, au lieu de faire, s'appliquaient à défaire leur courte vie dans la Vallée.

Pourtant la mangeuse de farine ne s'inquiétait pas que son épaisse forêt de rejetons ne soit qu'enfants impropres pour la lignée.

Le nom des petits et de leur maman ressemblait à celui que l'on donne aux ouragans.

On disait que sur la Montagne ils adoraient leurs agneaux, les molles châtaignes et le fromage fort. Ainsi, aux funérailles de leurs agneaux ils enterraient la bête avec les molles châtaignes et le reste du fromage goûteux.

Les vieux croyants racontaient que sur la terre il y avait d'innombrables peuples et que personne à ce jour n'avait su mettre en ordre le débordement dans les vallées.

Aussi peut-être que la Petite-Belle et sa portée tout abîmée étaient de trop et ne pouvaient entrer dans ce nombre.

De l'époque ancienne, ces mêmes étaient convaincus que les femmes n'existaient pas. Que sans leur concours, les hommes qui meurent naissent par la terre, avant d'y retourner.

Leurs fantômes continuaient de se promener sur la terre et de chasser à nouveau, les bêtes tuées de leur vivant.

Les gens de H., que le mystère effrayait, se plaisaient à raconter que les enfants sur la Montagne étaient là pour empêcher les étoiles de se lever.

On ajoutait plus bas qu'à force d'angoisses vespérales, ils finiraient par y arriver.

Notice biographique

Rozenn Le Roux est une jeune artiste et écrivaine, née en 1999 dans la ville de Laval, en France. Après un baccalauréat littéraire, elle étudie durant cinq ans à l'École d'Art et de Design TALM, à Angers. L'écriture romanesque et théâtrale est au centre de sa pratique artistique. En 2020, elle débute le roman qu'elle terminera trois ans plus tard : *De Vase et d'Ouragans*. Ce livre parfois dur et acerbe, d'autres fois tendre et magique, mêle philosophie et poésie à travers l'histoire d'une fratrie particulière. L'artiste réalise des installations et des mises en scène qui sont autant de clés pour entrer dans le roman. Elle est rédactrice en chef pour la revue de littérature, poésie et philosophie *Zinzac*.